



María Dávila, *Refoulement*, 2016, huile sur panneau,  
100 x 70 cm. © María Dávila Guerra

Ce qui frappe en parcourant les œuvres du Pop Art étasunien, c'est la vacuité d'images qui ne comportent intrinsèquement pas la charge accusatrice que trop de critiques et historiens leur ont conféré. Leur neutralité objective, qu'accentue l'absence de pictorialité, abolit la possibilité même d'une accusation, les réduisant à n'être qu'une reproduction décontextualisée d'images de la propagande publicitaire, d'objets de consommation de masse, de la culture de masse (BD, cinéma, vedettariat...) et de médias de masse (tabloïds et presse, cinéma...). Amputées de leur contexte historique, elles n'ont plus rien à nous dire et nous parlent moins que des sculptures cycladiques ou mayas, plus lointaines pourtant.

À l'inverse, s'il y a bien une décontextualisation dans l'art de María Dávila Guerra – celle, en l'espèce, d'images de film des années 1960, photos d'une famille anonyme des années 1940 à 1960 –, il y a entre cette humanité qui est le propre d'un *travail de l'esprit par la médiation de la main*. À partir du même prémice que le Pop Art (la reproduction d'une image reproductible), l'artiste andalouse va au-delà d'un protocole bêtement intellectuel et de cette boursoufflure conceptuelle qui entoure l'art médiocre. Ses « images d'images » dépassent leur sujet ou l'affirmation de leur statut de copie, parce que leur pictorialité (effets de matière, marques du travail de la main...) en épaissit l'étrangeté, donne à s'émouvoir, à (se) penser, à se souvenir – à faire l'expérience de l'être.

Souvent concentrées sur la figure humaine, ses peintures montrent des instants, comme ces flashes soudains remontés de l'enfance et qui frappent la mémoire ; comme des traumatismes enfouis. Scènes de balançoire ou de cour de récréation, moments familiaux, conversation, partie de campagne : extraites de leur contexte (la privacité de photos familiales, le récit narratif d'un film), elles acquièrent une autre vie. Le personnage de cinéma devient un individu, un *alter ego* ; les personnes réelles, des personnages. Des gestes désinvoltes se chargent de mélancolie ; un jeu codifié d'acteur, artificiel, se transmue en la fixation peinte du désarroi, de la mélancolie, de la peur.

Par l'artificialité même de la peinture, par des œuvres aux personnages fantomatiques, María Dávila Guerra donne confusément à comprendre toute l'étrange théâtralité de la vie sociale, tout le mystère inexplicable que constitue l'Autre, la distance infranchissable, les jeux de masque. Car l'homme, cet *animal social* comme le qualifia Aristote, ne peut se soustraire à cette fatalité qui faisait écrire au poète hongrois Attila József : « C'est en vain que tu plonges ton visage en toi-même / Tu ne pourras jamais le laver que dans l'autre. »

À voir :

- Festival Cine Español, La Caja Blanca, Málaga, du 27 février au 24 mars 2019

Née en 1990 à Málaga (Espagne), elle est diplômée des beaux-arts de cette même ville. Elle poursuit actuellement à la fois une carrière artistique et un doctorat auprès de l'Université de Grenade. Sa première exposition personnelle remonte à 2013.

What is striking about walking among works of American Pop Art is the emptiness of the images, which do *not* intrinsically entail the accusatory charge that too many critics and historians have conferred upon them. Their objective neutrality, which accentuates the absence of pictoriality, abolishes the very possibility of an accusation, reducing them to nothing more than a decontextualized reproduction of images from advertising propaganda, objects of mass consumption, mass culture (comics, cinema, celebrity...), and mass media (tabloids and press, cinema...). Torn from their historical context, they have nothing more to say to us, and speak to us less than Cycladic or Mayan sculptures, which are nevertheless more distant.

Conversely, while there is indeed a *decontextualization* in the art of María Dávila Guerra—in this instance film images from the 1960s, photos from an anonymous family from the 1940s to the 1960s—it makes room for the humanity that is specific to a *work of spirit through the mediation of the hand*. Setting out from the same premise as Pop Art (the reproduction of a reproducible image), the artist from Andalusia goes beyond a foolishly intellectual protocol and the conceptual pomposity that surrounds mediocre art. Her "images of images" surpass their subject or the affirmation of their status as a copy, because their pictoriality (effects of the material, traces of work done by hand...) thickens their strangeness, and provides matter for being moved, for (self) reflection and remembering oneself—for the experience of being.

Often concentrating on the human figure, her paintings show *instants*, like sudden flashes from childhood that spark memory, like buried trauma. Scenes with swings or playgrounds, family moments conversation, trips to the country: extracted from their context (the privacy of family photos, the narrative account of a film), they take on another life. The character from a film becomes an individual, an *alter ego*, while real people become characters. Offhand gestures become charged with melancholy; an actor's codified and artificial game transforms into the capture of distress, melancholy, and fear using paint.

Through the very artificiality of painting, as well as works peopled with ghostly characters, María Dávila Guerra confusedly offers for our understanding the entire theatricality of social life, the inexplicable mystery that represents the Other, the insurmountable distance, the game of masks. For humans, that *social animal* according to Aristotle, cannot escape the fatality that prompted the Hungarian poet Attila József to write: "You plunge your face into yourself in vain/You will only be able to clean it in the other."

To see:

- Cine Español Festival, La Caja Blanca, Málaga, from February 27 to March 24, 2019

María Dávila Guerra was born in 1990 in Málaga (Spain), where she earned a degree from the city's fine arts school. She is currently pursuing an artistic career as well as a doctorate at the University of Granada. She had her first personal exhibition in 2013.